

Alberto Filipe Araújo

Penser et rêver dans une solitude silencieuse.

Le regard de Bachelard

« On s'endort devant le feu. On ne s'endort pas devant la flamme d'une chandelle. [...] On ne lit plus dès qu'une lecture sollicite un rêve »

Gaston Bachelard, *La flamme d'une chandelle*, 1996, p. 10 et p. 31.

« La page blanche impose silence »

Gaston Bachelard, *La flamme d'une chandelle*, 1996, p. 109.

Introduction

Dans *La flamme d'une chandelle* (1961), Bachelard ne traite pas explicitement de l'expérience vécue du silence, et pourtant nous pouvons sentir la présence du silence lui-même, quoique enveloppé par la solitude de la flamme. Toute sa réflexion, centrée sur la flamme, nous renvoie non seulement à la solitude silencieuse du rêveur et du penseur aussi bien qu'au symbolisme des images de la verticalité et de la lumière, parmi d'autres : un thème et un symbolisme chers à la « sagesse bachelardienne »¹.

En lisant l'œuvre, nous nous sommes demandé à plusieurs reprises si elle ne nous ramenait pas à une expérience quasi mystique du silence, sans même y faire référence. En d'autres termes, le titre de l'ouvrage pourrait bien être une « métaphore vive » (Paul Ricœur) de la paire solitude-silence elle-même. En effet, tout le récit de *La flamme d'une chandelle* met l'accent à la fois sur « la solitude du rêveur de la chandelle »² et sur la solitude de celui qui étudie et qui pense : « Avant de penser, il faut étudier »³. Tous les deux plongent dans une ambiance où le silence et la solitude jouent un rôle inspirateur en invitant à la rêverie aussi bien qu'à la réflexion en solitaire.

¹ Voir Duborgel, B., *Imaginaire et pédagogie. De l'iconoclasme scolaire à la culture des songes*, Malakoff, Dunod, 1992, pp. 246-256.

² Bachelard, G., *La flamme d'une chandelle*, Paris, PUF, 1996, pp. 34-55.

³ *Ivi*, p. 55.

Dans ce contexte, il s'agit d'« écouter » comment le chant du silence est présent dans l'œuvre, non pas au sens psychologisant, mais au sens plus philosophico-herméneutique. Nous essayerons, d'une part, de comprendre comment le silence est présent dans *La flamme d'une chandelle*, et d'autre part nous chercherons aussi à dévoiler les formes que prend le silence. Autrement dit, il est de notre intention de faire une sorte de travail herméneutique archéologique pour tenter de trouver des traces du silence, même si elles sont plus indicibles, à l'intérieur de l'ouvrage cité. À vrai dire, il ne s'agit pas d'une tâche facile car tout au long de l'œuvre ces traces, à la limite des manifestations du silence, se trouvent dans les interstices, c'est-à-dire à un niveau latent, du texte. C'est pourquoi, dans la première partie, nous traiterons de l'imaginaire de la flamme à la pensée sur elle-même. Dans la deuxième partie, nous essayerons de réfléchir, d'un point de vue philosophico-herméneutique, à la solitude du silence devant la flamme d'une chandelle, qui est toujours inséparable des images qui s'en dégagent. Enfin, nous consacrerons la troisième partie à l'expérience du silence dans la pensée et dans la rêverie en compagnie de la flamme d'une chandelle ou d'une lampe. En conclusion, nous tenterons de comprendre le cheminement réflexif que nous avons développé au cours des trois parties de notre étude, en essayant de répondre à la question sur la tentative herméneutique d'équilibrer la rêverie et la raison avec le concours d'une solitude-silencieuse.

1. De l'imaginaire de la flamme à la pensée sur elle-même

Toute réflexion devant une chandelle, avec sa flamme verticale, postule une rêverie de l'imagination qui suppose toujours une entrée dans le monde symbolique sous le signe de la lumière de la flamme : celle-ci n'est plus « un *objet de perception*. Elle est devenue un objet philosophique »⁴. Et ici, l'action matérielle du feu est revêtue, dans certaines conditions et dans certaines occasions, d'une idéalité de la lumière que la flamme de la chandelle transmet comme une substance vivante, c'est-à-dire, comme une substance poétique. De cette façon, la flamme semble symboliser les énergies de l'être vivant au service de l'incandescence de la méditation.

Il semble important de nous rappeler que la flamme, en tant que feu, est un puissant symbole et par conséquent devient synonyme de vie. Par la flamme, l'être se consume, se purifie et se renouvelle dans la tentative, si souvent audacieuse, de retrouver son destin : « La flamme avait encore tant de choses à brûler. Dans la vie, il y a aussi tant de choses à réenflammer ! »⁵. Une recherche qui implique la philosophie, qui est déjà *en soi* une méditation accompagnée de rêveries éveillées.

1.1 L'imaginaire de la flamme

Gaston Bachelard considère que la flamme est l'un des grands « opérateurs de l'image » capables d'éveiller la rêverie de l'imagination : « La flamme nous force

⁴ *Ivi*, p. 33.

⁵ *Ivi*, p. 67.

à imaginer. Devant une flamme, dès qu'on rêve, ce que l'on perçoit n'est rien au regard de ce qu'on imagine »⁶. Devant une flamme, tel le phare qui illumine la nuit noire de l'immensité océanique, nous sommes amenés à imaginer et à méditer longuement sur les images qu'elle engendre. La flamme enflamme notre âme imaginative, lui donnant une vie et une nouvelle vitalité jusqu'alors inconnues. On peut dire que c'est un supplément de l'âme. Et nous nous demandons pourquoi ? Parce que la flamme, selon les mots de Bachelard, est une image vraie qui est comme un élan vital de l'imaginaire. Ainsi, elle n'appartient plus à ce monde, mais bien au contraire, car son destin est plutôt d'être accueillie dans le monde imaginé et imaginaire. Il n'est pas surprenant que le sujet devant la flamme, en tant qu'image imaginée, éprouve l'expérience de la verticalité et par conséquent touche au cœur de la rêverie qui n'est autre que la « *rêverie poétique* »⁷. La flamme, par sa magie envoûtante, active et éveille chez le rêveur toute une imagination poétique, cosmologique, onirique qui pourrait bien constituer sa raison et sa vérité d'être et même représenter un avenir pour soi-même

Le rêveur s'enflamme et brûle devant la flamme d'une chandelle en se déplaçant de rêverie en rêverie, à l'instar d'un papillon ou d'une abeille, jusqu'à ce qu'il pose son regard sur la rêverie primordiale, sur le sommet des cimes. C'est une vision immaculée de l'être et de la vie qui le reconnecte à tout un passé lointain et mythique ; on pense notamment au *prestige des origines*⁸ aussi bien que *la nostalgie du paradis*⁹. On peut donc comprendre que son admiration pour la flamme elle-même, et pour tout ce qu'elle représente, constitue une admiration innée, c'est-à-dire une disposition archétypale. L'expérience qu'il a vécue ne le concerne pas seulement, mais elle n'en est pas moins enracinée dans les profondeurs de l'âme universelle où se trouve la flamme originelle du monde. De cette façon, celui qui admire et contemple la flamme ne peut manquer de grandir psychiquement et existentiellement. Autrement dit, c'est bien son monde qui s'agrandit par la présence de la flamme illuminatrice : « La flamme est un monde pour l'homme seul »¹⁰. C'est une image vraie qui excite notre imaginaire. Nous l'envisageons comme une « image parlée » : une métaphore de la lenteur, de l'immobilité, de la contemplation, de la douceur et de la familiarité.

Quiconque vit avec le clair-obscur émanant de la petite flamme s'émerveille et est ébloui par la vision intime que cette même coexistence éveille en lui. Personne ne peut rester indifférent à l'éclat qui émane des petites flammes, car nous pensons que c'est ce même éclat qui illumine la pensée et la conscience diurne de celui qui étudie et pense. La pensée peut hiverner, elle peut se reposer, mais en ce qui concerne les images, elles ne cessent jamais de se déplacer tantôt de façon plus claire, tantôt de façon plus sombre sinon même obscure : elles veillent sur ceux qui s'y consacrent. La flamme veille sur notre conscience diurne et sur notre

⁶ *Ivi*, p. 1.

⁷ Voir Bachelard, G., *La poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1984.

⁸ Eliade, M., *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, 198, pp. 40-59.

⁹ Voir *ivi*, pp. 78-94.

¹⁰ Bachelard, G., *La flamme d'une chandelle*, Paris, PUF, 1996, p. 4.

rêverie, car devant la flamme d'une chandelle personne n'ose s'endormir, tandis qu'en face du feu incandescent d'une cheminée le sommeil devient une sorte de narcotique. La flamme, en tant qu'image, est complice de celui qui la pense et la rêve d'un mouvement d'*anima* plus que d'un mouvement de l'*animus*. Pour la savourer, il faut la voir telle qu'elle est et non comme le sens de quelque chose d'autre, comme le fait la psychanalyse lorsqu'elle analyse le rêve nocturne qui diffère de la rêverie poétique.

Alberto Filipe Araújo

La flamme intime aide à mieux comprendre l'être du rêveur. Accompagné par la petite lumière, le rêveur poétique devient plus sensible à l'intimité de lui-même, de l'autre et du monde lui-même. Ce qui lui donne une plus grande sensibilité, c'est sa solitude devant la flamme de la chandelle qui est elle-même solitaire : « Grâce à la flamme, la solitude du rêveur n'est plus la solitude du vide »¹¹. La flamme d'une chandelle, au lieu de représenter une image du vide, apparaît plutôt comme « une image de la solitude »¹² qui est, d'un point de vue symbolique et même ontologique, naturellement différente. L'être qui vit avec cette image solitaire, et qui l'apprécie, est nécessairement quelqu'un qui ressent le silence comme un baume spirituel en période de bruits tortueux. La solitude et le silence sont des âmes sœurs qui fonctionnent comme des antidotes dans une société où le « croire » a remplacé la « pensée » et où le vacarme communicationnel (renforcé par Skype, Twitter, Facebook, Instagram, etc.) a inexorablement tué les espaces de silence. Ces espaces peuvent être symbolisés par les images de la chandelle dont la flamme crie d'en haut et celles du sablier qui cherche le bas. Les deux créent des conditions pour que le sujet médite paisiblement au rythme d'un temps lent.

L'image de la flamme va au-delà de la simple métaphore, même s'il s'agit d'une image qui donne non seulement matière à discussion, mais aussi à penser. Celui qui pense (le savant, le sage ou le Maître), celui qui rêve (le poète, par exemple) reçoit de la flamme une excitation hormonale de sens. En d'autres termes, la petite lumière qui sort de la flamme est psychiquement plus grande qu'elle : une petite lumière capable de rendre l'âme grande : « La flamme illustre la solitude du rêveur ; elle illumine le front pensif. La chandelle est l'astre de la page blanche »¹³. Ainsi, nous voyons que la flamme de la chandelle n'est pas seulement une image, une sorte d'allégorie, d'une solitude stérile, mais plutôt une flamme qui symbolise la solitude créatrice et lumineuse de l'être qui la jette dans l'écriture de la page blanche. En un mot, la flamme de la chandelle est un symbole créateur et transfigurant et pas seulement une métaphore de la réalité d'une flamme qui éclaire et illumine : « L'image démontre, la symbolique affirme »¹⁴. La flamme échappe ainsi à l'emprise de la métaphore parce que la flamme vécue, comme étant objet de rêverie, fait que

¹¹ *Ivi*, p. 13.

¹² *Ibidem*.

¹³ *Ivi*, p. 13.

¹⁴ *Ivi*, p. 30.

les plus froides *métaphores* deviennent vraiment des images. Alors que les métaphores ne sont souvent que des déplacements de pensées, en une volonté de mieux dire, de dire autrement, l'image, la véritable image, quand elle est vie première en imagination, quitte le monde réel pour le monde imaginé, imaginaire¹⁵.

Dans la citation on peut constater l'enjeu de l'imaginaire de la flamme. C'est précisément cet imaginaire qui nous fait voir au-delà du réel, c'est-à-dire qu'il nous plonge dans le réel transfiguré qui est en quelque sorte l'image imaginée. La flamme de la chandelle est à la fois matérielle et symbolique, liée à son histoire et à une tradition enracinée dans un onirisme profond qui cherche à s'exprimer et à se libérer par le biais de la verticalité : « La rêverie verticalisante est la plus libératrice des rêveries »¹⁶. C'est à travers les images de la verticalité que l'on entre dans le domaine des valeurs : « Communier par l'imagination avec la verticalité d'un objet droit, c'est recevoir le bienfait des forces ascensionnelles, c'est participer au feu caché qui habite les belles formes, les formes assurées de leur verticalité »¹⁷. Et l'imagination nous conduit naturellement à la flamme qui pointe vers le haut, à la flamme qui prend sa forme naturelle – la verticalité : « Quand on rêve un peu de forces qui maintiennent en chaque objet une forme, on imagine aisément qu'en tout être vertical règne une flamme. En particulier, la flamme est l'élément dynamique de la vie droite »¹⁸.

On comprend donc que la flamme donne la volonté de méditer, sinon même de contempler. La force verticalisante de la flamme donne toutes les clés au rêveur de chandelle aussi bien qu'à celui qui médite, inspiré par le savoir du vieux livre. Elle éveille chez le lecteur des rêveries, des rêves imprégnés de la sève de l'ascension symbolique et de la verticalité elle-même, qui l'anime et le catapulte dans un univers purifié du *logos* : « Si la chandelle éclaire le vieux livre qui parle de la flamme, l'ambiguïté des pensées et des rêveries est extrême »¹⁹. Le symbolisme de la flamme est toujours annonciateur de nouvelles visions, d'une transcendance pour tous ceux qui se laissent guider par des grands rêves éclairés par une flamme verticale annonciatrice parfois d'un destin caché : « Or le monde, dans l'intimité de son mystère, veut le destin de la purification. Le monde est le germe d'un monde meilleur, comme l'homme est le germe d'un meilleur homme »²⁰.

1.2 La pensée sur la flamme

La flamme solitaire éveille chez le sujet qui médite, chez le rêveur qui médite, une vertu d'ascension. Cette flamme fonctionne comme un guide ascendant et un guide vers le devenir, même imaginaire, qui propose une ascension imaginaire illustrée par des images de verticalité : la flamme solitaire « est un modèle de ver-

¹⁵ *Ivi*, p. 2.

¹⁶ *Ivi*, p. 57.

¹⁷ *Ivi*, p. 57.

¹⁸ *Ivi*, p. 70.

¹⁹ *Ivi*, p. 31.

²⁰ *Ivi*, p. 31.

ticalité »²¹. Une verticalité bénéfique à la psyché qui lui fait échanger les bas de l'être par les cimes contemplatives. La flamme solitaire et verticale symbolise l'accomplissement de la sagesse et de l'ingéniosité. La flamme qui donne une sorte de lumière-obscurité incite l'être à lire, à étudier et, pourquoi pas, à se souvenir de la vie familiale et de l'enfance, enfin à rêver à un destin plus doux, plus accueillant. Par la flamme, et par le silence qu'elle inspire elle-même, la pensée travaille plus dur et, par conséquent, l'âme gagne en complément poético-symbolique²².

La flamme de la chandelle, si humanisée, est un annonciateur de la petite lumière qu'elle est et à travers laquelle court le fil de la pensée, du souvenir et de la rêverie. Dans les vieilles maisons d'autrefois la faible lumière de la chandelle éclairait ceux qui s'y réfugiaient pour se consacrer à une lecture heureuse. Sous la protection vigilante de la flamme d'une chandelle, la pensée et l'écriture de l'écrivain coulent naturellement, c'est-à-dire qu'elles glissent doucement sur la page blanche, impatientes de recevoir l'encre fraîche illuminée par la flamme solitaire. En ce sens, la méditation qui naît de l'écriture est indissociable des « rêveries sur la poétique des espaces de l'intimité »²³. Si la lumière émanant de la flamme fait appel à la mémoire qui finit si souvent par se déverser dans et par l'écriture, il n'en est pas moins vrai que la mémoire se réveille aussi dans les nuits des manoirs d'antan, dans celles qui ont une âme ancestrale et inspirante, mais aussi dans les cabanes perdues des hautes montagnes : « la flamme d'une chandelle faisait penser les sages ; elle donnait mille songes au philosophe solitaire »²⁴.

Si, sur la table du philosophe, les livres qui instruisent lentement s'avèrent précieux pour la pensée, la flamme de la chandelle qui fait toujours appel à des pensées de plus en plus audacieuses accompagnées d'images également illimitées n'est pas moins importante. Le philosophe, accompagné dans sa solitude silencieuse, se sent non seulement plus proche de la pensée, mais aussi du monde. De plus, le philosophe, encouragé par le silence que porte la flamme, se sent plus proche du mystère de l'être et du cosmos, grâce aussi à sa vie tranquille. La flamme fait penser au sage, au silence des brumes que la nuit apporte toujours avec elle. Grâce à la flamme protectrice, les livres anciens résistent à une mort si souvent annoncée et toujours reportée. Un philosophe méditant a besoin d'embrasser le royaume de la grande solitude et du grand silence. C'est pourquoi il fait ce qu'il peut pour vivre une vie calme et délicate. Il sait que, dans son acte de méditation, il suffit parfois d'une distraction, d'un léger cri, même d'un léger malaise, pour que la pensée soit interrompue et s'évapore dans les entrailles de l'esprit. À la lueur de la flamme de la chandelle, le philosophe solitaire médite et se livre à l'écriture pendant des heures de tranquillité, de solitude et plongé dans un silence volontaire. La flamme ne peut guider le penseur vers les cimes et vers la destination de la verticalité que lorsque le silence se produit et se prolonge à l'intérieur du penseur. La trilogie tranquillité-solitude-silence est le fondement de la méditation et de la contempla-

²¹ *Ivi*, p. 15.

²² Voir *ivi*, pp. 70-88.

²³ *Ivi*, p. 17.

²⁴ *Ivi*, p. 19.

tion, c'est-à-dire de la pensée, sans oublier la rêverie. On sait bien que pour mieux méditer, pour mieux vivre les images sans limite, on a besoin d'une ambiance tranquille. C'est la condition pour celui qui médite, pour que celui qui étudie puisse le faire, illuminé par le travail inlassable de la flamme qui s'épanouit à chaque instant de chaque page tournée.

C'est dans ce climat, régi par la sérénité silencieuse et solitaire, que les savoirs traditionnels, favorisent des rêveries vivantes et envoûtantes. Tout au long de la lecture, celui qui lit suit le tâtonnement de la flamme et s'en imprègne jusqu'à s'enthousiasmer et s'enivrer des jets sortant de la « vie des images »²⁵. Une image est passionnante pour la pensée lorsqu'elle est à la fois onirique, cosmique et poétique. Avec ces contours, l'image enrichit la pensée et vice versa sans pour autant tomber dans le piège de la métaphore morte toujours à l'affût pour blesser la pensée afin de l'appauvrir. Aussi le Maître doit-il avoir la lenteur de l'artisan pour tisser ses pensées et ses images. Il doit savoir chercher le temps lent et vertical que symbolise la chandelle allumée en contraste avec le sablier qui représente le temps humain de manière plus lourde et plus descendante : « Flamme et sablier, dans la méditation paisible, expriment la communion du temps léger et du temps lourd. Dans ma rêverie, ils disent la communion du temps d'*anima* et le temps de l'*animus* »²⁶. Ainsi, la leçon que l'on peut tirer de la flamme de la chandelle, comme le dit Bachelard, est plus grande que la leçon que nous donne le sable qui descend du sablier. C'est une leçon qui demande au lecteur attentif de diriger son regard vers la nuit silencieuse qui l'entoure et qui l'habite, d'abandonner le temps de la lecture et de l'étude, bref, le temps de la pensée. Le temps de la flamme induit une rêverie poétique et une promenade dans les espaces mystérieux du silence intérieur : « Oui, le veilleur devant sa flamme ne lit plus. Il pense à la vie. Il pense à la mort. [...] La flamme est naissance facile et mort facile. Vie et mort peuvent être ici bien juxtaposées. Vie et mort sont, dans leur image, des contraires bien faits »²⁷.

Le sujet éveillé touche ainsi aux limites de l'existence, guidé par la lumière claire-obscur de la petite flamme. Les images de la vie et de la mort sont immenses et variées dans leurs multiples formes opposées. Ce sont ces mêmes images qui incitent les sages à jouer leurs jeux de pensée et les philosophes à commencer leur dialectique de l'être et du néant. L'équilibre entre la vie et la mort a tendance à se perdre, à devenir incontrôlable parce qu'il appartient plus au domaine du rêve (symbolisé par la flamme de la chandelle) qu'à celui de la logique et de la dialectique : « Tout rêveur de chandelle, tout rêveur de petite flamme sait cela [la flamme meurt en s'endormant]. Tout est dramatique dans la vie des choses et dans la vie de l'univers »²⁸. En compagnie de la flamme d'une chandelle, la rêverie grandit et s'amplifie, produisant des vagues de vie et de mort toujours difficiles à équilibrer, qui, à ce titre, échappent à celui qui se livre à la rêverie. Il n'y a pas qu'une flamme qui s'élève vers les hauteurs, mais deux : une blanche, bienfaisante,

²⁵ Wunenburger, J.-J., *La vie des images*, Saint-Martin-d'Hères, PUG, 2002.

²⁶ Bachelard, G., *La flamme d'une chandelle*, Paris, PUF, 1996, p. 24.

²⁷ *Ivi*, p. 25.

²⁸ *Ivi*, p. 26.

qui éclaire avec une pointe bleuâtre à son extrémité, et une autre, rouge, liée au bois brûlant de la cheminée. La première flamme a pour vocation les hauteurs du ciel tandis que l'autre a pour vocation les bas-fonds de la terre. Les deux sortes de flamme brûlent, encore que différemment : l'une nous conduit à la pensée et à la rêverie, l'autre nous porte à une léthargie traînée par de petites idées et à la rêvaserie dans le sens négatif que lui accorde Bachelard. Il n'est donc pas étonnant que nous parlions du différent destin que chacune des flammes implique, car ce n'est certainement pas pareil de parler d'un destin qui crie vers le haut et d'un destin qui se laisse séduire par le bas.

Nous avons déjà parlé de la verticalité de la flamme²⁹, nous y revenons maintenant parce que cette même verticalité ouvre un horizon de valeurs : « La leçon morale est alors toute prête : la conscience morale doit devenir flamme blanche en « brûlant les iniquités qu'elle héberge. Et qui brûle bien brûle haut. Conscience et flamme ont le même destin de verticalité »³⁰. On se souvient que la verticalité pointe vers le haut³¹ et c'est pourquoi les rêveries portant sur les cimes sont assez significatives du point de vue moral et symbolique. Elles nourrissent notre désir de verticalité, les rêveries déclenchent en nous l'un de nos instincts naturels, celui de l'altitude verticale. La verticalité, avec tout ce qu'elle implique, se réincarne idéalement dans la flamme de la chandelle posée sur la table d'un sage solitaire. Une verticalité apparemment fragile, mais pas si fragile qu'il n'y paraît car elle résiste si souvent au souffle et au vent. Il semble qu'elle va s'éteindre, mais, de manière inattendue, elle s'élève héroïquement, car « une force ascensionnelle rétablit ses prestiges »³². La flamme est obstinément verticale dans sa vivacité et désireuse d'habiter l'espace de la table où elle se trouve ou même hante celui qui la contemple. Elle éprouve comme une sorte d'angoisse de ne pas décevoir l'espace où elle se trouve ou le regard qui se pose sur elle. Par conséquent, pour celui qui rêve de la flamme verticale, sa volonté devient également plus verticale, c'est-à-dire qu'elle devient plus résistante à l'adversité : « Tous les idéalistes trouvent, en méditant sur la flamme, la même stimulation ascensionnelle »³³. Une ascension nourrie par les grands rêves des cimes, motivée par la flamme verticale, suscite chez le rêveur un désir d'aller plus loin, une volonté pour aller vers au-delà : « La flamme est si essentiellement verticale qu'elle apparaît, pour un rêveur de l'être, tendue vers un au-delà, vers un non-être éthéréen »³⁴. Il n'est donc pas surprenant que la flamme illustre la transcendance en elle-même parce qu'elle, et nous le soulignons, est, en tant que lumière, « le véritable moteur qui détermine l'être ascensionnel de la flamme »³⁵. Cet être, à son tour, a son origine dans l'onirisme profond du rêveur : plus son rêve est profond, plus ses réflexions

²⁹ Voir *ivi*, p. 56-69.

³⁰ *Ivi*, p. 29.

³¹ Sur le thème de la verticalité, voir les chapitres I et IV de Bachelard, G., *L'Air et les Songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, Le livre de poche, 2004.

³² Bachelard, G., *La flamme d'une chandelle*, Paris, PUF, 1996, p. 58.

³³ *Ivi*, p. 62.

³⁴ *Ivi*, p. 59.

³⁵ *Ivi*, p. 62.

auront de qualité et d'intensité. En d'autres termes, les pensées du rêveur sont qualitativement nourries par l'intensité de son onirisme profond par la lumière duquel il est éveillé : « Il ne faut pas laisser s'endormir la lumière. Il faut se hâter de la réveiller »³⁶.

Il est important d'être conscient que chaque flamme contient en elle-même une moralité latente qui fait appel à l'attention des sages. Si celui-ci regarde la flamme blanche, céleste, du point de vue moral, il sera récompensé parce que cette même flamme lui ouvre les portes de la morale du monde. Il s'agit vraiment d'une moralité symbolisée par la flamme blanche et bleutée qui n'est pas en soi un simple phénomène mais plutôt un symbole de purification active même si c'est au prix des impuretés brûlées en même temps que la lumière blanche se produit : « Elle se purifie dans l'acte même qui donne la lumière. [...] La flamme épurée, épurante, éclaire le rêveur deux fois, par les yeux et par l'âme »³⁷. Cette flamme raffinée n'est pas seulement la lumière blanche de la chandelle qui illumine la table d'étude du survivant de la nuit, mais « le lieu naturel vers où tend la flamme est un moyen de moralité. Et c'est pourquoi la flamme et les images de la flamme désignent des valeurs de l'homme comme les valeurs du monde. Elles unissent la moralité du "petit monde" à une moralité majestueuse de l'univers »³⁸. Dans ce contexte, la flamme n'est plus un objet de simple perception, mais devient plutôt un objet philosophique de portée morale qui doit être mis en évidence. En outre, le philosophe, le sage devant la flamme se dépasse et sa vision du monde s'élargit, bref, devant le monde de la flamme s'ouvrent les mondes de l'âme et du cosmos : « La flamme est pour lui un monde tendu vers un devenir. Le rêveur y voit son propre être et son propre devenir »³⁹. Grâce à la flamme éclairante de la chandelle, la vision du monde du sujet s'ouvre à la vie et à la mort, à la paix et au bonheur, au bien et au mal, à la lumière et aux ténèbres. Devant la flamme, le philosophe, par exemple, brise les limites du savoir et même de la rêverie, c'est-à-dire que si « D'un très vieux savoir on peut donc faire de vivantes rêveries »⁴⁰ il n'en est pas moins vrai qu'à partir des « vivantes rêveries » on peut aussi déceler un « vieux savoir »⁴¹. Autrement dit si par « la rêverie on peut communiquer des images singulières »⁴² il est également possible qu'à partir de la même rêverie puisse pousser des pensées-phrases fécondes : « Quand l'image particulière prend une valeur cosmique, elle fait l'office d'une pensée vertigineuse »⁴³.

³⁶ *Ivi*, p. 69.

³⁷ *Ivi*, p. 30.

³⁸ *Ivi*, p. 32.

³⁹ *Ivi*, p. 33.

⁴⁰ *Ivi*, p. 22.

⁴¹ A cet égard, nous rappelons le passage de Georges Jean sur l'importance de "faire rêver l'intelligence" (voir Georges, J., *Bachelard, l'Enfance et la Pédagogie*, Paris, Éditions du Scarabée, 1983, pp. 123-124), ce qui implique toujours une "pédagogie du non" (voir *ivi*, 105-186 ; Wunenburger, J.-J., *Gaston Bachelard, Poétique des Images*, Paris, Mimesis France, 2012, pp. 37-54)

⁴² *Ivi*, p. 22.

⁴³ *Ivi*, p. 22.

2. La flamme d'une chandelle solitaire et silencieuse

Les images médiatisées par l'expérience du silence deviennent purificatrices du *logos*. Ainsi la flamme de la chandelle, la flamme de la lampe, dans sa qualité d'instigatrice de rêverie poétique, est inséparable de la pensée. Si la flamme crie dans sa solitude pour la rêverie et la méditation du sage, c'est grâce au silence qui l'entoure. C'est donc dans cet environnement favorable que se déroulent la méditation et la rêverie. Toute méditation devant la flamme d'une chandelle entraîne avec elle un tourbillon d'images qui convoque des pensées imprégnées d'un silence éclairant et convocateur de l'être.

2.1 La solitude du rêveur et du penseur devant une chandelle allumée

Celui qui rêve, celui qui médite, se nourrit de la flamme de la chandelle pour rendre ses veilles solitaires et silencieuses plus créatives et plus fructueuses spirituellement. La flamme solitaire, en tant qu'objet de rêverie et de méditation, a une sorte de personnalité onirique. Si elle risque d'aggraver la solitude du rêveur, elle peut aussi contribuer à sa consolation. Un sujet peut toujours trouver sa consolation dans la flamme de la chandelle à la fois pour méditer plus profondément et pour rêver éveillé de manière plus créative. Devant la flamme nous retrouvons nos rêves de penseurs solitaires en bonne compagnie d'une flamme qui brûle dans sa solitude silencieuse et qui aime être seule. Encouragé par la flamme, tout le sujet est un être en transformation, un être en devenir pour "devenir ce qu'il est" pour paraphraser le vers de Pindare de la deuxième ode pythique⁴⁴. De cette façon, devant la flamme, le rêveur vit avec son passé, pense à son présent et projette naturellement son avenir. En ce sens « le rêveur rêve à ce qui aurait pu être. Il rêve, en révolte contre lui-même, à ce qu'il aurait dû être, à ce qu'il aurait dû faire »⁴⁵. Cependant, c'est une révolte qui s'estompe lentement, s'apaise, s'éteint sous l'effet de souvenirs réels et de sa propre rêverie. Cependant, tout cela se déroule dans un climat de réserve solitaire et silencieuse. Il est nécessaire d'intensifier ce climat de solitude et de silence, nous dirions même, un établissement du silence, afin que l'étude puisse être faite et que la méditation puisse avoir lieu. Devant la flamme de la chandelle, ce ne sont pas seulement les souvenirs qui sont ravivés dans l'espace clair-obscur du sage, du lecteur et de l'érudit, mais aussi l'étincelle de la pensée qui, à son tour, enflammera l'inspiration et la méditation.

Rien de tout cela, cependant, n'arriverait si la flamme de la chandelle n'avait pas l'éclat d'un halo qui non seulement se contente d'éclairer la main de l'érudit, qui peut aussi être un philosophe, écrivant sur la page blanche. Une flamme, presque magique,

⁴⁴ Voir Pindare, *Pythiques*, tome II, Paris, Les Belles Lettres, 1966, p. 131. Et c'est justement à Pindare qu'il revient d'avoir frappé d'une formule restée célèbre l'injonction à devenir soi-même, qui énonce plus précisément « γένοι' οἷός ἐσσι μαθών » : « deviens ce que tu as appris à être », ou « deviens ce que tu es, l'ayant appris », ou encore « deviens tel que tu as appris à être ». A. Puech traduit par « Sois tel que tu as appris à te connaître ».

⁴⁵ Bachelard, G., *La flamme d'une chandelle*, Paris, PUF, 1996, p. 38.

qui suscite chez le penseur des éclairs lumineux de sorte que la page blanche est remplie de pensées qui nourrissent la méditation de manière imaginative. Pour que la pensée donne lieu à la méditation, tout un univers solitaire de silence intérieur doit nourrir tous ceux qui se sentent appelés à vivre avec la page blanche illuminée par la flamme de la chandelle. En d'autres termes, il ne suffit pas que la solitude se construise autour du savant, du philosophe et de sa table de travail, il ne suffit pas qu'il y ait un silence ambiant sobre et de travail intellectuel créatif, ou imaginaire, mais un autre besoin s'impose – celui du silence intérieur parce que lui seul peut faire que « Chaque être verse de l'être, un peu d'être, l'ombre de son être, en son propre non-être »⁴⁶.

Le miracle que l'on attend de la flamme scintillante, en tant que présence vivante dans les veilles de ceux qui pensent, c'est qu'elle contribue à ce que le silence intérieur devienne l'humus florissant d'idées qui font trembler, à leur tour, quiconque ose penser. Devant la flamme scintillante, l'être du sujet méditatif tremble sous l'action de son silence intérieur qui le secoue ontologiquement. Le silence, dans une hétéronymie créative, fait entendre ses voix polyphoniques et créatives afin d'établir un sentiment de dévoilement des recoins de l'être. Le silence intérieur, nourri à la fois de solitude et de silence extérieur, coule le long de toute l'intériorité du sujet, comme une rivière souterraine, pendant toute une existence, qui peut être plus ou moins longue, attendant de se révéler dans et par l'écriture de la page blanche. Une feuille qui est remplie par celui qui se perd dans ses rêveries éveillées et qui s'y donne généreusement, même s'il semble oublier le monde familier qui l'entoure. Il est comme hypnotisé par le vacillement de la flamme, il finit par oublier le monde pour redécouvrir « les simplicités premières »⁴⁷ qui nourrissent le lit de ses pensées. En ce sens, on peut dire, avec Bachelard, qu'« un rêveur de flamme devient aisément un penseur de flamme. Il veut comprendre pourquoi l'être silencieux de sa chandelle se met soudain à gémir »⁴⁸.

Tout rêveur qui fait de la flamme de la chandelle son centre d'attention y trouve un compagnon de route qui accompagne également ses états d'esprit. Il semble même, par moments, que la flamme devine les tremblements de l'âme de l'érudite, du philosophe, en somme, de celui qui se consacre à la méditation. Combien de fois l'inquiétude du sujet qui étudie, du sujet qui pense, ne s'installe-t-elle pas en compagnie de la flamme bleutée dans le clair-obscur de la pièce où il se trouve? Quand l'agitation est grande, la flamme tremble et son tremblement résonne dans toute la pièce : « La flamme est angoissée, et le souffle dans la gorge du rêveur a des soubresauts ».⁴⁹ Le vacillement de la flamme séduit le sujet pensant au point qu'il s'éloigne de la page blanche pour entrer dans un autre univers qui aura certainement tendance à l'inspirer à travers une rêverie poétique lumineuse et transfigurée : « La flamme de la chandelle révèle des présages »⁵⁰. Par la lumière qu'elle éclaire, la flamme annonce de nouveaux mondes et arrive parfois que le penseur

⁴⁶ *Ivi*, p. 40.

⁴⁷ *Ivi*, p. 43.

⁴⁸ *Ivi*, p. 43.

⁴⁹ *Ivi*, p. 44.

⁵⁰ *Ivi*, p. 44.

livre sur la page blanche pas seulement ses joies mais aussi des tristesses et des malheurs sans fin. Un silence immense s'abat sur la pièce et accompagne les présages annoncés par la flamme de la chandelle. Un silence entrecoupé par la flamme gazouillante qui conduit la pensée au plus profond d'elle-même, à une sorte de puits sans fond lié au cosmos, au rêve et au poétique.

Mais que serait la pensée sans la solitude et le silence intérieur ? Précisément ce genre de silence, et de solitude, qui interroge le penseur et l'érudit. N'est-ce pas ce genre de silence qui encourage le penseur et le savant à rechercher toujours plus profondément leur paix intérieure, leur douce quiétude ? N'est-ce pas ce même silence qui offre le monde silencieux à celui qui s'y consacre et s'y engage ? Un monde silencieux semblable à la mort, cette autre vie pleine de mystère et d'agonie qui est profondément solitaire et douloureuse, insupportable pour les sens et la conscience : « La solitude de la mort est un trop grand sujet de méditation pour le rêveur de solitude que je suis »⁵¹. Mais sans jamais oublier que toute cette immense solitude que porte la mort s'accompagne toujours d'un silence terrifiant qui perce toute possibilité de respiration pleine d'espoir. Si, comme nous le dit Gaston Bachelard, « Il faut imaginer la solitude pour la connaître – pour l'aimer ou pour s'en défendre, pour être tranquille ou pour être courageux »⁵², il en va de même pour le silence : il faut l'imaginer, le sentir, le vivre pour mieux le connaître, l'aimer ou s'en protéger. La flamme d'une chandelle qui accompagne la solitude d'un penseur, d'un érudit, d'un rêveur ne peut qu'être nourrie par un silence qui va de l'extérieur vers l'intérieur et de l'intérieur vers l'extérieur. C'est pourquoi la solitude et le silence se marient bien avec l'étude, avec la méditation qui conduit finalement à la contemplation de l'être dans le monde.

Par le silence, nous devenons courageux et calmes, mais l'inverse est également vrai. Combien de fois le silence solitaire, le silence de la solitude obscurcit l'intimité de l'être au point d'emmener le sujet, comme la barque de Charon, vers les ténèbres de la folie, vers l'anéantissement et l'obscurcissement de la conscience diurne de notre être. Solitude et silence, un couple qui se conjugue dans le clair-obscur de la conscience du sujet pensant et qui peut certainement lui procurer des rêveries poétiques et des pensées qui interrogent l'existence et le monde. Lorsque cela se produit, le sujet se sent confiant en écrivant, poussé par l'imagination réflexive, sans se rendre compte qu'une page blanche se succède et ainsi de suite : « Un homme solitaire, dans la gloire d'être seul, croit parfois pouvoir dire ce que qu'est la solitude. Mais à chacun sa solitude. Et le rêveur de solitude ne peut nous donner que quelques pages de cet album du clair-obscur des solitudes »⁵³. Il n'y a pas d'homme silencieux sans ses silences méditatifs et rêveurs à long terme, sans ses souvenirs clairs et obscurs de longues solitudes vécues. Si la solitude ne peut être racontée, historisée, il en va de même pour le silence vécu et éprouvé : « La solitude, dit Bachelard, n'a pas d'histoire. Toute la solitude est contenue dans une image première »⁵⁴.

⁵¹ *Ivi*, p. 52.

⁵² *Ivi*, p. 53.

⁵³ *Ivi*, pp. 53-54.

⁵⁴ *Ivi*, p. 54.

Nous, de notre côté, écrivons que le silence, qui n'a pas de fond en soi-même, ne peut pas être raconté par et avec des mots, mais seulement par des images qui peuvent être traduites à partir de rêves, de souvenirs et même de l'expérience du silence dans le désert, dans une forêt, sur une île, comme nous l'a écrit Sara Maitland dans son livre *A Book of Silence* (2009). D'ailleurs, l'auteur y témoigne de sa retraite en silence qu'elle a vécue pendant 40 jours où elle a pu profiter du pouvoir du silence : « J'étais venue à Wardale pour quatre raisons conscientes : pour étudier et méditer sur le silence, pour découvrir s'il était bon pour moi, pour approfondir ma vie de prière et à mieux écrire »⁵⁵.

2.2 Étudier et rêver devant une flamme inspiratrice d'une chandelle

Allumer la chandelle pour étudier, pour lire et réfléchir, c'est un programme stimulant pour tous ceux qui se consacrent, d'une part à l'activité conceptuelle (raison) et d'autre part à l'activité de l'imagination (rêverie) quoique, d'après Bachelard elles constituent deux activités antagonistes : « les images et les concepts se forment à ces deux pôles opposés de l'activité psychique que sont l'imagination et la raison. Joue entre elles une polarité d'exclusion »⁵⁶. Toutefois, nous soutenons qu'une ambiance silencieuse et solitaire est condition à la fois une d'étude authentique et laborieuse et d'une rêverie créatrice. Ces activités nécessitent d'une vie ascétique en silence et en solitude permanents, dans la mesure où on ne peut pas bien rêver ni bien penser dans le vacarme ou au milieu de la foule. Les deux activités ont besoin d'une sorte de climat propice au silence et à la solitude, afin que la pensée et l'imagination puissent s'épanouir.

L'acte même d'étudier contient déjà en lui-même une expérience du silence qui n'est pas toujours valorisée par le sujet qui étudie et encore moins par les adeptes de la « société du bruit »⁵⁷, qui est, d'ailleurs, celle qui correspond à la nôtre dans son état actuel. Lorsque le livre est éclairé par la lumière de la chandelle, ce n'est pas seulement le message qui est lu, interprété, c'est aussi le silence lui-même qui est vécu dans ce même acte d'étude et d'interprétation : le silence et la parole se rencontrent dans une étreinte interpellative. Le silence intime et fécond, qui n'est pas forcément intellectuel, convoque la parole authentique forgée dans la trilogie explication-compréhension-interprétation⁵⁸. Si le livre d'étude est considéré comme dense par celui qui le lit, c'est un microcosme qui s'ouvre sur le cosmos et toute cette ouverture se fait dans la solitude de la pensée et à la lumière de la rêverie poétique. Cet état de l'imagination, symbolisé par la flamme de la chandelle dans son clair-obscur, reconforte si souvent l'ascèse dure et solitaire de l'acte de penser. La lecture silencieuse et

⁵⁵ Maitland, S., *O Livro do Silêncio*, Alfragide, Estrela Polar, 2011, p. 257.

⁵⁶ Bachelard, G., *La poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1984, p. 46-47.

⁵⁷ Sarah, R., Diat, N., *A Força do Silêncio. Contra a ditadura do barulho*, Lisboa, Lucerna, 2017, (Tr. Française par l'auteur).

⁵⁸ Voir Ricoeur, P., *Do Texto à Acção*, Porto, Rés Editora, 1991, p. 141-162, p. 185-212; Ricoeur, P., *Lisbonne*, Edições 70, p. 83-99.

solitaire⁵⁹, à la lueur de la chandelle, peut fournir les conditions d'un silence enrichissant et éclairant. Mais celui-ci dépend nécessairement d'un ensemble de variables dont les contours ne sont pas toujours identifiables et précis : « Car la chandelle, compagne de solitude, est surtout compagne de travail solitaire. La chandelle n'éclaire pas une cellule vide, elle éclaire un livre »⁶⁰. La flamme fonctionne comme une sorte d'île, au milieu de la nuit, pour le naufragé que le lecteur semble si souvent être lorsque, seul devant le livre, il veut atteindre la terre aride du terrain de la compréhension : « Seul, la nuit, avec un livre éclairé par une chandelle – livre et chandelle, double îlot de lumière, contre les doubles ténèbres de l'esprit et de la nuit »⁶¹.

Étudier et penser, comme nous l'apprend Bachelard, ne sont pas synonymes. Il y a ceux qui pensent, privilège de quelques-uns, sans étudier et il y a ceux qui étudient, privilège de beaucoup, sans oser penser, c'est-à-dire sans oser franchir la barrière du sens littéral et du sens évident. Pour la grande majorité, c'est une obligation d'étudier avant d'oser réfléchir. Et pourquoi ? Parce que ceux qui pensent en dehors de la tradition de la pensée et d'idées forgées au fil des siècles sont rares :

J'étudie ! Je ne suis que le sujet du verbe étudier. Penser je n'ose. Avant de penser, il faut étudier. Seuls les philosophes pensent avant d'étudier. Mais la chandelle s'éteindra avant que le livre difficile soit compris. Il faut ne rien perdre du temps de lumière de la chandelle, des grandes heures de la vie studieuse. Si je lève les yeux du livre pour regarder la chandelle, au lieu d'étudier, je rêve. Alors les heures ondulent dans la solitaire veillée. Les heures ondulent entre la responsabilité d'un savoir et la liberté des rêveries, cette trop facile liberté d'un homme solitaire⁶².

Le travail de lecture, d'étude, ne se fait pas le dos tourné aux rêveries des autres. Leurs images enrichissent les nôtres en nous aidant à mieux lire, à mieux méditer. Ces images aident à colorer les nôtres et peuvent même être inspirantes pour tout un travail de lecture en compagnie de la flamme d'une chandelle parfois même sous la complicité de la lampe. La lecture et la méditation à

⁵⁹ Le but final de la lecture silencieuse est, évidemment, la lecture idéo-visuelle. Seul ce type de lecture donne le pouvoir déchiffrer de longs morceaux de texte et d'en tirer le maximum d'information dans un laps de temps aussi court que possible. Il s'agit d'une lecture qui cherche à comprendre le sens textuel en silence par opposition à la lecture à haute voix. Cependant ce que nous voulons dire par là est que pour le lecteur saisir le sens ce qu'il lit, dans un premier moment, a besoin d'une ambiance silencieuse et solitaire, dans un deuxième moment ce n'est pas moins vrai qu'il a aussi besoin d'être plongé dans un monde de solitude et de silence pour mieux se connaître, enfin pour se redécouvrir soi-même. Sur le sujet de la lecture, où le silence et la solitude sont présents, voir, entre autres, les ouvrages suivants : Maitland, S., *O Livro do Silêncio*, Alfragide, Estrela Polar, 2011, pp. 202-210 ; Lavelle, L., *La Parole et L'Écriture*, Paris, Éditions du Félin 2005, pp. 183-208 ; Freire, P., *A Importância do Ato de Ler em três artigos que se completam*, São Paulo, Cortez Editora, 1991 ; Reboul, O., *Les valeurs de l'éducation*, Paris, PUF, 1992, pp. 13-27.

⁶⁰ Bachelard, G., *La flamme d'une chandelle*, Paris, PUF, 1996, p. 54.

⁶¹ *Ivi*, pp. 54-55.

⁶² *Ivi*, p. 55.

la lueur des chandelles n'est pas un acte indifférent à tous ceux qui s'adonnent au travail intellectuel et à la rêverie poétique : « L'être rêvant s'y concentre pour se souvenir de l'être qui travaillait »⁶³. Il est réconfortant et nostalgique de revivre l'époque où les gens étudiaient et écrivaient sur une feuille de papier blanc à l'encre noire ou bleutée qui illuminait obstinément le blanc du papier avec la solitude comme une agréable compagnie : « Le véritable espace du travail solitaire c'est, dans une petite chambre, le cercle éclairé par la lampe »⁶⁴. Celle-ci a la qualité de refaire la solitude ressentie tout au long de l'étude et de l'écriture, de les imprégner d'un courage lumineux et salvateur au point que la solitude de ceux qui se consacrent à l'étude se dissipe dans un souvenir déjà lointain. Ainsi, il n'est jamais exagéré de parler du mystère de la page blanche, de la solitude qu'elle inspire si souvent et du silence même qu'elle impose. Une page blanche, ressemblant à l'image de tout un désert qu'il faut traverser et qui parfois n'est jamais franchie :

La solitude s'accroît si, sur la table éclairée par la lampe, s'étale la solitude de la page blanche. La page blanche ! ce grand désert à traverser, jamais traversé. Cette page blanche qui reste blanche à chaque veillée n'est-elle pas le grand signe d'une solitude sans fin recommencée ? Et quelle solitude s'acharne contre le solitaire quand elle est celle d'un travailleur qui non seulement veut être s'instruire, qui non seulement veut penser, mais qui *veut écrire*. Alors la page blanche est un néant, un néant douloureux, le néant de l'écriture⁶⁵.

Une page blanche appelle à l'écriture et, lorsque cela se produit, l'auteur nous dit qu'elle est trop blanche et vide pour vraiment commencer à ressentir l'existence. Il a tendance à laisser l'écriture solitaire muette et silencieuse. La solitude semble s'emparer de ceux qui veulent réfléchir et veulent écrire : « La page blanche impose le silence. Elle contredit la familiarité de la lampe »⁶⁶. Ainsi, il existe comme une sorte de tension entre le pôle de la lampe et le pôle de la page blanche, comme le souligne Gaston Bachelard, qui divise le penseur et, par conséquent, fait apparaître le silence aux yeux du penseur, également de l'écrivain qui écrit, comme quelque chose d'hostile.

⁶³ *Ivi*, p. 107.

⁶⁴ *Ivi*, p. 108. Et le thème de la chambre nous amène à parler de l'expérience vécue du silence dans des lieux les plus divers tels que le désert, l'île, la forêt, entre autres (Maitland, S., *O Livro do Silêncio*, Estrela Polar, 2011, pp. 211-256). Nous pensons que ces lieux sont une sorte de bénédiction catalytique pour faire germer une pensée imaginative et créative pour les autres, où l'étude immergée dans la solitude silencieuse joue un rôle crucial.

⁶⁵ *Ivi*, pp. 108-109. Le travail solitaire de la lecture, de l'étude, de méditation ne crée pas automatiquement un silence salvateur, mais au contraire provoque une angoisse chez un philosophe méditant. Il s'avère qu'il peut vraiment se sentir coincé dans un vide sans-fond entouré par un silence forcé, terrifiant et effrayant.

⁶⁶ *Ivi*, p. 109.

3. L'expérience vécue du silence devant la page blanche : pensée et rêverie

C'est dans l'épilogue de *La flamme de la chandelle* que Bachelard, au sujet de la solitude de la page blanche, introduit le thème du silence en affirmant : « La page blanche impose silence ». Et pourquoi elle l'impose ? Car elle « est trop blanche, trop initialement vide » car elle « contredit la familiarité de la lampe »⁶⁷. Le silence de la page blanche entraîne la solitude, d'un certain type de solitude – une solitude hostile à l'instar d'un silence aussi hostile. Celle-ci s'accroît devant la page blanche qui demeure en soi-même silencieuse. À cet égard, Bachelard s'interroge si cette page blanche « n'est-elle pas le grand signe d'une solitude sans fin recommencée ? »⁶⁸. Bref, devant la page blanche, en tant qu'un « néant douloureux »⁶⁹, celui qui écrit est confronté inéluctablement avec le pair solitude-silence : « Il faut imaginer la solitude pour la connaître – pour la connaître – pour l'aimer ou pour s'en défendre, pour être tranquille ou pour être courageux. [...] Un homme solitaire, dans la gloire d'être seul, croit parfois pouvoir dire ce qu'est la solitude. Mais chacun sa solitude. Et le rêveur de solitude ne peut nous donner que quelques pages de cet album du clair-obscur des solitudes »⁷⁰. Autour de la page blanche un être solitaire éprouve aussi le silence, la solitude silencieuse de se confronter avec soi-même dont la page blanche n'est qu'une métaphore existentielle peut-être angoissante.

Un silence qui n'a rien à voir avec la familiarité de la chandelle. La page blanche, avec son austérité, sa propre solitude, fait peur, comme elle effraie ceux qui ressentent le désir de s'y donner. Devant une feuille blanche l'aventure de l'existence devient ainsi difficile à commencer, tout comme il devient tout aussi difficile d'entamer la traversée de n'importe quel désert du monde (rappelons ici le roman *Le Désert des Tartares* de Dino Buzzati [1940]). Chaque début a toujours sa touche sacrificielle. Cela implique toujours un nouveau départ et dans ce cas, c'est un début avec l'écriture. Par l'écriture, tout au long des veillées solitaires, il y a place pour que l'être renaisse par le biais d'une méditation imaginative. L'écriture convoque non seulement les aventures de la solitude, avec l'imaginaire qui la sous-tend, et de la conscience, mais aussi du silence médiateur entre un *logos* et un *mythos*. Un *logos* qui projette l'être par écrit, à un niveau plus haut, et qui est dominé par un être qui habite au sein de la « pensée solitaire qui travaille »⁷¹. L'être de la pensée et de l'écriture se nourrit de l'être qui rêve, mais les deux ont leurs propres sphères et leur propre façon de s'exprimer. Les deux façons aident l'érudit, le philosophe, l'écrivain à renaître devant la page blanche au lieu de languir progressivement dans une sorte de halètement lancinant : « Il faudrait donc pour renaître, devant la page blanche, en pleine jeunesse de conscience, mettre un peu plus d'ombre dans le clair-obscur

⁶⁷ *Ibidem*.

⁶⁸ *Ibidem*.

⁶⁹ *Ibidem*.

⁷⁰ *Ivi*, p. 53.

⁷¹ *Ivi*, p. 110.

des anciennes images, des images fanées. En revanche, il faudrait regraver le graveur – regraver, en chaque veillée, l'être même du solitaire, dans la solitude de sa lampe, bref, tout voir, tout penser, tout dire, tout écrire en existence première »⁷².

En présence de la page blanche, posée sur la table jusque tard dans la nuit, avec la présence d'une chandelle en guise de compagnie, attentive à notre veille, on écrit au milieu du clair-obscur non seulement le fruit de nos méditations, mais aussi notre existence sur ce même page est gravée. En ce sens dans la solitude de table où je médite, où j'écris, j'ai le sentiment d'exister, bref, lorsqu'à table j'ai la liberté de tout penser, de tout écrire, guidé par la main de la pensée et de la rêverie : « Oui, c'est à ma table de l'existence que j'ai connu l'existence maxima, l'existence en tension – en tension vers un avant, un plus-avant, vers un au-dessus. Tout autour de moi est repos, est tranquillité ; mon être seul, mon être qui cherche de l'être est tendu dans l'in vraisemblable besoin d'être un autre être, un plus-qu'être. Et c'est ainsi qu'avec du Rien, avec des Rêveries, on croit qu'on pourra faire des livres »⁷³.

Écrire sur une page blanche, immergé dans la solitude de son être, est une aventure de conscience qui se caractérise par un être qui est au-dessus et non dans les profondeurs. Un être qui habite la pensée solitaire qui travaille à écrire sur la page blanche pendant les veillées solitaires et silencieuses :

Mais, pour écrire en la solitude de son être, comme si on avait la révélation d'une page blanche de la vie, il faudrait avoir des *aventures de conscience*, des aventures de solitude. [...] L'être n'est pas au-dessous. Il est au-dessus, toujours au-dessus – précisément dans la pensée solitaire qui travaille. Il faudrait donc pour renaître, devant la page blanche, en pleine jeunesse de conscience, mettre un peu plus d'ombre dans le clair-obscur des anciennes images, des images fanées⁷⁴.

La citation précédente nous montre que l'écriture est une aventure de la conscience qui nous incite à penser et à écrire devant la page blanche éclairée par la chandelle ou par la lampe : la table où se fait le travail d'écriture devient la « *table de l'existence* »⁷⁵ comme nous l'avons dit plus haut. L'écriture sur la page blanche est le fruit du rêveur éveillé entre la flamme de la conscience et le clair-obscur de la rêverie. Autrement dit, le monde de la pensée (conscience-raison) ne doit être confondu ni avec le rêve ni avec la rêverie : si le rêve et la rêverie appartiennent au domaine des profondeurs de l'inconscient collectif (régime nocturne de l'image – Gilbert Durand), la pensée appartient au royaume de la conscience (régime diurne de l'image – Gilbert Durand). L'écriture est un premier acte de conscience, d'esprit, même s'il n'y a pas d'écriture éclairante sans une inspiration vertueuse issue d'une « poétique de la rêverie » (Bachelard, 1984). Cependant, en écrivant et en pensant, mon esprit *se reconstruit* : « Tout devenir de pensée, tout avenir de pensée, est dans une reconstruction de l'esprit »⁷⁶.

⁷² *Ivi*, p. 110-111

⁷³ *Ivi*, p. 111.

⁷⁴ *Ivi*, p. 110.

⁷⁵ *Ivi*, p. 111.

⁷⁶ *Ivi*, p. 112.

Devant la page blanche, la tension grandit qui oblige presque toujours l'esprit à se construire et à se reconstruire au gré de l'écriture jaillissant de la pointe de la plume éclairée par la lampe ou la flamme d'une chandelle. Chaque pensée qui jaillit du méditant, ainsi que tout avenir de pensée, tend à enrichir l'esprit et, par conséquent, à l'aider à s'affirmer dans sa construction et sa *reconstruction*. Mais il ne semble pas indifférent à l'esprit que cet acte de reconstruction soit réalisé à la lumière d'une lampe, d'une chandelle ou même d'une lampe électrique. La relation de familiarité, de complicité qu'on établit avec les trois est de nature différente. En d'autres termes, avec la flamme de la chandelle, même avec une lampe, nous avons la tendance à leur accorder une attention plus intime, un regard plus affectueux : « On a toujours à gagner à donner aux objets familiers l'amitié attentive qu'ils méritent »⁷⁷. Avec la vieille lampe l'instant est plus dramatique et moins intellectuel : « avait plus de drame quand la lampe était plus humaine »⁷⁸; alors qu'avec la lampe, l'ampoule, électrique, tant qu'ustensile domestique, la relation est plus distante, plus froide puisque nous acceptons la mécanique et avec cette acceptation se vide toute la densité poétique et phénoménologique de l'acte d'éclairer : « En allumant la vieille lampe, on pouvait toujours craindre quelque maladresse, quelque malchance. La mèche d'un soir n'est pas tout à fait la mèche d'hier. Faute d'un soin, elle va charbonner. Si le verre n'est pas bien droit, la lampe va fumer. On a toujours à gagner à donner aux objets familiers l'amitié attentive qu'ils méritent »⁷⁹.

La flamme qui éclaire, qu'elle provienne de la chandelle ou de la lampe, en raison de l'attention familiale et amicale que le méditant lui consacre, devient, au cours des longues veilles lumineuses et obscures, une créature amicale qui, au cours du temps, devient même un complice fidèle et dévot. Dans cette ambiance propice à la réflexion, celui qui médite est tonifié psychiquement par la lampe amicale toujours vigilante : « C'est une créature créante »⁸⁰. C'est pourquoi il faut reconnaître les vraies qualités de la lampe, de la chandelle tels que la vivacité, la tranquillité, la paix, le recueillement, etc. Toutes ces qualités stimuleront certainement non seulement la réflexion, mais la rêverie poétique elle-même : « Une bonne lampe, une bonne mèche, de bonne huile, et voilà une lumière qui réjouit le cœur de l'homme »⁸¹. Autrement dit, la lumière, émanant de la chandelle, ou de la lampe, stimule et renforce la volonté de celui qui médite et l'incite à pénétrer dans le domaine de rêverie : « Il suit la pente de toutes les rêveries cosmogoniques dans lesquelles chaque objet du monde est un germe de monde. [...] Mais ces rêveries sur les cosmogonies de la lumière ne sont plus de notre temps. Nous ne les évoquons ici que pour signaler l'onirisme inconnu, l'onirisme perdu, l'onirisme qui, tout au plus, est devenu matière d'histoire, savoir de vieux savoir »⁸².

⁷⁷ *Ivi*, p. 91.

⁷⁸ *Ibidem*.

⁷⁹ *Ivi*, p. 91.

⁸⁰ *Ivi*, p. 93.

⁸¹ *Ibidem*.

⁸² *Ivi*, p. 93-94.

Il est tout aussi intéressant d'apprendre que lorsque la flamme s'adoucit, il semble que le silence ait tendance à s'imposer avec plus de véhémence afin de mieux coexister avec les différents savoirs traditionnels. Le paysage d'une flamme jaunie bleuâtre évoque le calme inondé de l'espace où se trouve la table de l'existence pour celui qui la médite : « Pour parler du feu de la lampe, il faut respirer en paix »⁸³ et savourer les images bonnes et simples qui en sortent. Le rêveur de la flamme, qu'elle provienne de la chandelle ou de la lampe, doit apprendre peu à peu à s'imprégner de sa saveur, de son bonheur, afin de mieux méditer paisiblement sur le clair-obscur projeté dans son cabinet de travail : « Il semble que l'évocation d'une lampe soit assurée d'une résonance dans l'âme d'un lecteur qui aime se souvenir. Un halo poétique entoure la lumière de la lampe dans le clair-obscur des songes qui raniment le passé »⁸⁴. Ce que nous voulons dire, c'est que si la lampe représente, pour ceux qui l'utilisent pour étudier et méditer, une compagnie onirique et poétique, il est possible aussi qu'elle joue son rôle de catalyseur de la pensée et, enfin, d'instigateur d'un certain silence éclairant.

Le silence est une condition de l'écoute attentive de la lecture d'une parole sensible et juste qui émerge tantôt des textes lus, tantôt des textes écrits le long de la page blanche : « La lampe est l'Être de la première page »⁸⁵. C'est donc la page blanche qui incite celui qui écrit à lancer la parole réfléchie sur cette même page. La page est ainsi chargée de l'auréole inspirante et profondément réfléchie du philosophe ou de l'érudit, c'est-à-dire de celui qui étudie, et parfois même qui rêve, avant de penser. Tant de solitudes, tant de drames, tant de silences sont en germe, ils cachent même, les lignes écrites par la nuit éveillée bien que, parfois, atténuées par une lampe lointaine, voire inattendue, qui est toujours le signe d'un autre qui étudie ou médite sur ses folios : « La lampe d'un autre dérange le repos pris près de sa propre lampe. Il y a ainsi une rivalité de solitudes. [...] Mais deux lampes de philosophe dans un même village, c'est trop, c'est une de trop »⁸⁶. Et pourquoi « c'est trop », pourrait-on se demander en compagnie de Bachelard ? À cette question, nous pouvons trouver une hypothèse de réponse empruntant le célèbre « cogito du rêveur »⁸⁷ bachelardien : « Le *cogito* du rêveur crée son propre cosmos, un cosmos singulier, un cosmos bien à lui. Sa rêverie est dérangée, son cosmos est troublé si le rêveur a la certitude que la rêverie d'un autre oppose un monde à son

⁸³ *Ivi*, p. 98.

⁸⁴ *Ivi*, p. 99.

⁸⁵ *Ivi*, p. 100.

⁸⁶ *Ivi*, p. 102.

⁸⁷ Bachelard, G., *La poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1984, pp. 124-147. À cet égard, l'auteur établit une différence entre le rêve nocturne et la rêverie : « Et voici pour nous, entre rêve nocturne et rêverie, la différence radicale, une différence qui relève de la phénoménologie : alors que le rêveur de rêve nocturne est une ombre qui a perdu son moi, le rêveur de rêverie, s'il est un peu philosophe, peut, au centre de son moi rêveur, formuler un *cogito*. Autrement dit, la rêverie est une activité onirique dans laquelle une lueur de conscience subsiste. Le rêveur de rêverie est présent à sa rêverie. Même quand la rêverie donne l'impression d'une fuite hors du réel, hors du temps et du lieu, le rêveur de la rêverie sait que c'est lui qui s'absente – c'est lui, en chair et en os, qui devient un « esprit », un fantôme du passé ou du voyage » (*ivi*, p. 129). Sur la différence entre le *cogito* du rêveur et le *cogito* du penseur voir *ivi*, p. 144.

propre monde »⁸⁸. Ce passage implique la nécessité pour chaque rêveur d'être seul et de ne pas être même dérangé dans sa solitude par la lampe d'un autre, même si elle est loin de la sienne. Sa solitude ne peut être troublée, elle ne peut être violée sauf si le rêveur se perd dans ses rêveries ou, pire encore, s'il est amputé, vidé, de ces mêmes rêveries. Le rêveur de la lampe méditante trouve son réconfort dans le silence de sa solitude. Tout au plus peut-il rêver de la solitude de l'autre, mais il ne peut pas l'affronter.

Ce que nous avons dit précédemment sur le rêveur est valable pour tous ceux qui méditent. En fait, toute méditation, empreinte de solitude et de silence, fait de la flamme de la lampe son point de rencontre et de concentration. Le penseur, le savant, apparaît ainsi comme veilleur de la lampe pour qu'elle ne s'éteigne pas et garde sa flamme vivante comme un phare au milieu des ténèbres océaniques : « Toute la méditation se tend vers ce désir : "Derrière la lampe, se tenait cette âme ; cette âme que j'aurais voulu être" »⁸⁹. Tout rêveur et penseur aspire à l'être et à la lumière, même si c'est par des chemins différents, que la dimension de la Hauteur symbolise : « une Hauteur qui reçoit la dignité du sacré »⁹⁰. Et nous croyons que nous sommes arrivés ici à l'un des points où l'expérience du silence nous conduit lorsque nous pensons, lorsque nous imaginons sous la protection de la flamme d'une chandelle ou même d'une lampe à pétrole. Ce type d'expérience limite, condition nécessaire, bien qu'il ne suffise peut-être pas, pour que l'acte de penser, d'imaginer, se produise de manière créative et dense, culmine dans une autre expérience de la « Hauteur » que nous identifions à la "Hauteur" du sacré⁹¹. En fait, cette idée de *hauteur* se trouve liée aux idées de *nuages et de silence*⁹², de *vol et silence*⁹³ et, enfin, à l'idée de *montagne*⁹⁴. En outre, l'idée de « Hauteur » garde un rapport étroit avec l'expérience du silence vécue par Sara Maitland :

Toute situation extrême, en particulier celle du silence, est capable de mettre en danger notre notion même d'identité, de maîtrise de soi. C'est la fréquence de ce danger saisissant qui me suggère que le silence est le lieu, le centre, de la rencontre radicale avec le divin, ce que le théologien Martin Buber décrit comme (ou même la) rencontre Je/Tu. [...] Le désir de briser le silence avec le bruit humain constant est, je crois, précisément une façon d'éviter la terreur sacrée de cette rencontre divine⁹⁵.

⁸⁸ Bachelard, G., *La flamme d'une chandelle*, Paris, PUF, 1996, p. 102. L'auteur, dans son ouvrage *La poétique de la rêverie*, consacre un chapitre à la *rêverie et cosmos* (voir *ivi*, p. 148-183). « Par la cosmicité d'une image nous recevons donc une expérience de monde, la rêverie cosmique nous fait habiter un monde. Elle donne au rêveur l'impression d'un *chez soi* dans l'univers imaginé. Le monde imaginé nous donne un *chez soi* en expansion, l'envers du *chez soi* de la chambre. [...] la cosmicité essentielle qui fait grandir des images privilégiées » (*ivi*, p. 152-164).

⁸⁹ *Ivi*, p. 104.

⁹⁰ *Ivi*, p. 87.

⁹¹ Voir Eliade, M., *O sagrado e o profano. A essência das religiões*, Lisboa, Livros do Brasil.

⁹² Voir Maitland, S., *O Livro do Silêncio*, Alfragide, Estrela Polar, 2011, p. 217.

⁹³ Voir *ivi*, pp. 221-224.

⁹⁴ Voir *ivi*, p. 301 à 346.

⁹⁵ *Ivi*, p. 107.

On doit aussi souligner que la relation entre le silence et le sacré n'est pas passée inaperçue chez David Le Breton. À propos de cette relation, l'auteur observe que l'expérience du sacré est si radicale, éclairante, que celui qui la traverse reste muet face au mystère immense et fascinant que l'idée du sacré, en tant que *numineux*⁹⁶, contient. L'une des voies privilégiées d'accès au sacré et, par extension, à l'idée de transcendance, à l'ineffable⁹⁷, est en effet le silence. C'est l'une des voies privilégiées, notamment à travers l'expérience mystique chrétienne d'un Maître Eckhart, d'une Thérèse d'Avila, d'une Hildegarde de Bingen, d'un Saint Jean de la Croix, pour citer les plus connus afin que le sujet accède au sacré lui-même au sein du trouble que son expérience suscite : « Le silence est la première attitude de l'homme face à une clarté qui le dépasse et le trouble »⁹⁸. Il s'agit d'un silence intérieur qui traduit la disponibilité de celui qui souhaite accéder au domaine de l'ineffable ou même à la plénitude de la transcendance : « Le silence est une caractéristique commune de l'expérience religieuse »⁹⁹.

En guise de conclusion

Dans la première partie de notre étude nous avons essayé, d'une part, de caractériser l'imaginaire de la flamme et d'autre part de nous interroger sur le rôle de cet imaginaire chez le sujet qui s'adonne à la méditation laborieuse de la lecture. Dans la deuxième partie nous avons envisagé la flamme d'une chandelle, en tant qu'inspiratrice de la solitude et du silence, chez le rêveur et le penseur solitaire et silencieux. Concernant notre troisième partie nous avons traité de l'expérience vécue du silence devant la flamme d'une chandelle ou même d'une lampe à pétrole.

Sous-jacente aux trois parties énumérées ci-dessus, la question demeure de savoir si la solitude silencieuse du méditant en compagnie de la flamme d'une chandelle peut jouer un rôle crédible de médiateur entre la rêverie (l'imagination, la vie des images) et les idées (la raison, la vie des concepts). En lisant *La flamme d'une chandelle*, nous défendons la thèse selon laquelle le silence réfléchi et le silence attentif, qui caractérisent la rêverie et la méditation suscitées par la flamme d'une chandelle, peuvent contribuer à améliorer le "rêver les rêveries et (à) penser les pensées", quoique Bachelard souligne « que les concepts et les images se développent sur deux lignes divergentes de la vie spirituelle »¹⁰⁰. Cependant, pour atténuer cette divergence par rapport à la vie spirituelle, l'apport des silences évoqués peut jouer un rôle intermédiaire entre les rêveries et les pensées dans la mesure où celui qui vit dans la solitude silencieuse des longues nuits de la méditation et de la rêverie est le

⁹⁶ Voir Otto, R., *L'élément non rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1969.

⁹⁷ Sara Maitland souligne que l'une des qualités du silence est son ineffabilité : « L'ineffabilité est la septième sensation que j'ai notée dans mon propre silence et que j'ai redécouverte chez les autres » (Maitland, S., *O Livro do Silêncio*, Alfragide, Estrela Polar, 2011, p. 108).

⁹⁸ Le Breton, D., *Do Silêncio*, Lisboa, Instituto Piaget, 1999, p. 231, (tr. Française par l'auteur).

⁹⁹ *Ivi*, p. 232, (tr. Française par l'auteur).

¹⁰⁰ Bachelard, G., *La poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1984, p. 45.

même sujet qui à la fois médite (le monde des concepts, *animus*) et rêve (le monde des images, *anima*). D'une part, Bachelard affirme qu'il n'y a pas de possibilité de synthèse ou de filiation entre ces deux mondes, ni qu'il n'y a pas non plus de rivalité ou de coopération entre l'activité conceptuelle et l'activité de l'imagination¹⁰¹, "les images et les concepts se formant à ces deux pôles opposés de l'activité psychique que sont l'imagination et la raison" ¹⁰². Mais d'autre part, nous pensons que la figure du *cogito* du rêveur¹⁰³, envisagé comme un espace de médiations ¹⁰⁴, peut suggérer la possibilité de contribuer à réduire la rivalité susmentionnée. Autrement dit, ce « cogito » peut offrir une médiation, s'affirmer comme un véritable médiateur entre les images (imagination) et les concepts : « Le véritable médiateur n'est donc plus seulement un entre-deux, mais une réalité composée où les extrêmes se nouent, et à partir de laquelle ils apparaissent chacun unilatéralement par polarisation. Ce tiers-état, d'organe de liaison, de point-limite, de seuil transitionnel, peut devenir réellement pivot de la différence » ¹⁰⁵. À cet égard, le « cogito » du rêveur peut même nuancer la polarité de l'exclusion entre le concept et l'image, sinon même de contribuer à la coexistence dynamique de polarités opposées : « Si l'engagement rationaliste de Bachelard le conduit à restaurer des concepts épurés de leur profondeur symbolique et donc référés à des significations abstraites univoques, la puissance du poétique l'amène au contraire à s'installer au cœur des bipolarités des images premières » ¹⁰⁶. En supposant qu'il s'agisse de "deux disciplines difficiles à équilibrer" ¹⁰⁷ le rôle que le "cogito" du rêveur peut jouer dans l'atténuation de l'antagonisme entre ces mêmes disciplines doit être pris en compte étant donné que tantôt il rêve les mots, (les concepts) tantôt médite le rêve (les images). Une atténuation qui, idéalement, vise à rétablir une sorte d'équilibre quoique complexe puisqu'il s'agit toujours d'un exercice soumis à des ruptures et d'inversions : « Autrement dit, l'équilibre ne peut être assimilé à une position simple, mais doit porter en lui son propre contraire. Il n'existe donc aucun dispositif absolument équilibré et symétrique. Les états les plus invariants et statiques comprennent déjà la possibilité de ruptures et d'inversions : seul le concept de dissymétrie positive, de passage aux extrêmes donne son sens plénier à l'équilibre » ¹⁰⁸.

Il s'agit « du *cogito* de la rêverie et non pas d'un *cogito* du rêve nocturne » ¹⁰⁹. Cette différence est importante pour comprendre que le « cogito » du rêveur « s'il est un peu philosophe, peut, au centre de son moi rêveur, formuler un *cogito* » ¹¹⁰.

¹⁰¹ *Ivi*, p. 45.

¹⁰² *Ivi*, pp. 46-47.

¹⁰³ Voir *ivi*, pp. 124-147.

¹⁰⁴ Wunenburger, J.-J., *La Raison Contradictoire. Sciences et philosophie modernes : la pensée du complexe*, Paris, Albin Michel, 1990, pp. 46-63.

¹⁰⁵ *Ivi*, p. 52.

¹⁰⁶ *Ivi*, p. 106.

¹⁰⁷ Bachelard, G., *La poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1984, p. 152.

¹⁰⁸ Wunenburger, J.-J., *La Raison Contradictoire. Sciences et philosophie modernes : la pensée du complexe*, Paris, Albin Michel, 1990, p.123.

¹⁰⁹ Bachelard, G., *La poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1984, p. 128.

¹¹⁰ *Ivi*, p. 129.

Le sujet en s'adonnant à la rêverie, en tant qu'une « activité onirique dans laquelle une lueur de conscience subsiste »¹¹¹, affirme son être de rêveur qui est à fois sensible aux pouvoirs de l'image et à la conscience elle-même. Toute la rêverie d'une conscience éveillée débouche sur une « ontologie du bien-être. [...] Pas de bien-être sans rêverie. Pas de rêverie sans bien-être »¹¹². C'est une sorte d'ontologie qui n'est pas du tout indifférente à l'« image imaginée [...] et rayonnante »¹¹³ et à la « conscience étincelante »¹¹⁴. Ainsi nous pouvons affirmer que les deux registres se correspondent. Ils se complètent l'un l'autre. Le « cogito » du rêveur n'est pas divisé entre le monde de l'image et le monde de la conscience ce qui lui permet d'être plus sensible à « la tonalité de l'être »¹¹⁵ envisagée différemment par le « cogito » du rêveur et par le « cogito » du penseur : « Le *cogito* du rêveur est moins vif que le *cogito* du penseur. Le *cogito* du rêveur est moins sûr que le *cogito* du philosophe. L'être du rêveur est un être diffus »¹¹⁶. Pour ce qui nous intéresse, nous soulignons que les deux « cogito » constituent, quoique de façon différente mais complémentaire, la « tonalité de l'être » dont la solitude silencieuse fait aussi partie. À cet égard, on ne peut pas non plus envisager l'activité imaginaire du « cogito » du rêveur et l'activité conceptuelle du « cogito » du penseur sans faire appel à la densité légère d'un silence solitaire et en dehors de l'imagination et de la raison silencieuses.

En outre, le silence et la solitude sont des états d'âme qui appartiennent à la « tonalité de l'être » et donc ne sont pas indifférents à servir la cause de médiation entre les concepts et la pluralité des images : le silence peut exciter l'imagination autant que son hormone active, pour paraphraser Bachelard lui-même¹¹⁷, aussi bien que stimuler l'activité conceptuelle. De cette double excitation, il faut donc admettre qu'il peut y avoir au moins une sorte de réconciliation, ou au moins d'approche, entre les domaines de la pensée (des mots) et de l'imagination (des images) par le biais de la solitude silencieuse : « Le silence unit les contraires, il n'y a que lui qui supporte les chants du monde, il réconcilie en son sein le présent et le passé ainsi que l'Orient et l'Occident »¹¹⁸. Autrement dit, nous admettons que le pair

¹¹¹ *Ivi*, p. 129.

¹¹² *Ivi*, p. 131.

¹¹³ *Ivi*, p. 131.

¹¹⁴ *Ivi*, p. 131.

¹¹⁵ *Ivi*, p. 144.

¹¹⁶ *Ivi*, p. 144.

¹¹⁷ « Nous n'avons donc pas tort, croyons-nous, de caractériser les quatre éléments [la terre, l'air, l'eau et le feu] comme les hormones de l'imagination. Ils mettent en action des groupes d'images. Ils aident à l'assimilation intime du réel dispersé dans ses formes. Par eux s'effectuent les grandes synthèses qui donnent des caractères un peu réguliers à l'imaginaire. En particulier, l'air imaginaire est l'hormone qui nous fait *grandir* psychiquement » (Bachelard, G., *L'Air et les Songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, Le Livre de Poche, 2004, p. 19).

¹¹⁸ Vigne, J., *La Mystique du Silence*, Paris, Albin Michel, 2003, p. 352. Ce passage nous fait penser à la notion *Unitas multiplex* abordée notamment par Edgar Morin lui-même : « L'idée d'unité complexe va prendre densité si nous pressentons que nous ne pouvons réduire, ni le tout aux parties, ni les parties au tout, ni l'un au multiple, ni le multiple à l'un, mais qu'il nous faut tenter de concevoir ensemble, de façon à la fois complémentaire et antagoniste, les notions de

silence-solitude peut contribuer, quoique de façon limitée et chacun à sa façon, à équilibrer de façon créatrice¹¹⁹ les rêveries et les pensées : le silence et la solitude jouent toujours un rôle conciliant entre la rêverie et la pensée puisque pour bien rêver et bien penser nous ne nous pouvons pas le faire immergés dans le vacarme.

Alberto Filipe Araújo

Université du Minho (Braga-Portugal)

afaraujo@ie.uminho.pt

Bibliographie

- Bachelard, G., *L'Air et les Songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, Le Livre de Poche, 2004.
- Bachelard, G., *La flamme d'une chandelle*, Paris, PUF, 1996.
- Bachelard, G., *La poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1984.
- Duborgel, B., *Imaginaire et pédagogie. De l'iconoclasme scolaire à la culture des songes*, Toulouse, Editions Privat, 1992.
- Mircea, E., *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, 1981.
- Mircea, E., *O Sagrado e o Profano. A Essência das Religiões*, Lisboa, Livros do Brasil.
- Freire, P., *A importância do ato de ler: em três artigos que se completam*, São Paulo, Cortez Editora, 1991.
- Jean, G., *Bachelard, l'Enfance et la Pédagogie*, Paris, Éditions du Scarabée, 1983.
- Lavelle, L., *La Parole et L'Écriture*, Paris, Éditions du Félin, 2005.
- Le Breton, D., *Do Silêncio*, Lisboa, Instituto Piaget, 1999.
- Maitland, S., *O Livro do Silêncio*, Alfragide, Estrela Polar, 2011.
- Morin, E., *La Méthode 1. La Nature de la Nature*, Paris, Seuil-Points, 1977.
- Otto, R., *Le Sacré. L'élément non rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1969.
- Pindare, *Pythiques*, Tome II, Paris, Les Belles Lettres, 1966.
- Reboul, O., *Les valeurs de l'éducation*, Paris, PUF, 1992.
- Ricoeur, P., *Do Texto à Acção*, Porto, Rés Editora, 1991.
- Ricoeur, P., *Teoria da Interpretação*, Lisbonne, Edições 70, 1987.
- Sarah, R., Diat, N., *A Força do Silêncio. Contra a ditadura do barulho*, Lisboa, Lucerna, 2017.
- Vigne, J., *La Mystique du Silence*, Paris, Albin Michel, 2003.
- Wunenburger, J.-J., *Gaston Bachelard, Poétique des Images*, Paris, Mimesis France, 2012.
- Wunenburger, J.-J., *La Raison Contradictoire. Sciences et philosophie modernes : la pensée du complexe*, Paris, Albin Michel, 1990.
- Wunenburger, J.-J., *La vie des images*, Grenoble, PUG, 2002.

tout e parties, d'un et de divers » (Morin, E., *La Méthode 1. La Nature de la Nature*, Paris, Seuil-Points, 1977, p. 105).

¹¹⁹ Voir Wunenburger, J.-J., *La Raison Contradictoire. Sciences et philosophie modernes : la pensée du complexe*, Paris, Albin Michel, 1990, pp. 123-133.